

## Tourner les coins rond

Camille Toffoli

Number 328, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94127ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Toffoli, C. (2020). Tourner les coins rond. *Liberté*, (328), 7–8.

## Tourner les coins rond

*Pour sa dernière chronique, Camille Toffoli fait le point sur un enjeu féministe actuel dans une analyse aussi fine que perspicace.*

J'ai entendu parler du *barrel racing* pour la première fois l'été dernier, alors que je voyageais en Idaho avec un ami. Pris d'un élan d'intérêt pour la culture locale, nous avons cherché des événements de rodéo auxquels nous pourrions assister et fini par trouver l'annonce d'une compétition qui devait avoir lieu dans la petite municipalité de Bliss, et qui portait la mention « *only ladies event* ». J'étais surprise de tomber sur quelque chose qui s'apparentait à un espace non mixte dans le berceau de la culture *redneck*, alors j'ai fait quelques recherches et découvert que la course entre barils est une épreuve réservée aux femmes dans les compétitions équestres westerns, alors que toutes les autres sont essentiellement pratiquées par des hommes. Le concept est simple, mais la réalisation, spectaculaire : trois barils sont disposés afin de créer un trèfle dans l'arène, et les cavalières doivent les contourner le plus rapidement possible, suivant un trajet précis, en évitant de les faire tomber. Cette discipline a été popularisée dès le milieu du siècle par une association de Texanes, des femmes et des filles de ranchers qui avaient dû reprendre momentanément les rênes de l'entreprise familiale pendant la Seconde Guerre mondiale et qui revendiquaient leur place dans le milieu du rodéo.

Nous avons finalement dû abandonner notre projet de nous rendre à Bliss, à cause d'imprévus, mais mon attrait pour ces courses de cowgirls est demeuré vif, assez pour me motiver à me rendre au mythique Festival western de Saint-Tite. Pour atteindre le stade où se tient le dimanche matin une des finales de rodéo, nous stationnons la voiture derrière une file interminable de pick-up, puis marchons plus d'une demi-heure en observant les champs remplis de campeurs motorisés. La rue principale est bordée de kiosques de nourriture où les gens achètent du café dans des gobelets en styromousse et des galettes à la mélasse cuisinées par des grand-mères du village. Même si le festival de Saint-Tite dispose d'un budget comparable à celui des grands événements culturels de la Place des Arts, le rassemblement a gardé une atmosphère communautaire. Nous prenons place dans les estrades bondées, où nous détonnons avec nos pulls de laine et nos Dr. Martens. Autour de nous, les gens chaussent fièrement des bottes de cowboy aux motifs brodés, et presque la moitié de l'assistance porte un coupe-vent aux couleurs d'une compagnie de quatre-roues.

Pendant la première heure de compétition, nous regardons des cowboys tomber en bas de chevaux sauvages déchaînés, attraper des veaux à l'aide de lasso et maîtriser des bouvillons à mains nues. Un instant, je ressens une sorte de culpabilité d'avoir dépensé quarante dollars pour me retrouver là, dans une foule essentiellement composée de personnes blanches, que j'imagine avoir une conception discutable de l'éthique animale, mais la fébrilité l'emporte sur mes scrupules lorsque j'entends le commentateur

annoncer le début de l'épreuve de *barrel racing*. Je souris en voyant les cavalières s'élançant au galop, avec une chanson de Shania Twain en arrière-fond. La vitesse et l'agilité avec lesquelles elles se déplacent dans l'arène sont impressionnantes, mais ce qui me fascine, surtout, c'est l'étonnant mélange de puissance et de féminité qu'elles dégagent. Sur l'écran géant où elles apparaissent en gros plan, j'observe le détail de leur habillement : leurs jeans moulants, leurs chemises westerns à motifs fleuris, leurs longs cheveux détachés, teints blond clair pour la plupart. Elles correspondent à certains standards physiques comme peu de femmes de mon entourage, mais elles dirigent leur monture avec des mouvements vifs, qui ignorent la coquetterie. Femmes dans un univers éminemment masculin, elles n'ont rien de « garçons », mais leur rôle n'est certainement pas celui de la soumission non plus.

✻

L'une des lectures qui ont le plus marqué mon parcours est le recueil d'essais de Dorothy Allison *Peau : à propos de sexe, de classe et de littérature* (1994, pour la version originale). La militante et écrivaine y parle de sa jeunesse passée dans les quartiers de *mobile homes*, de sa famille de « petits Blancs pauvres », de son rapport à son milieu d'origine – un milieu hostile, à plusieurs égards, mais pour lequel elle a conservé un attachement sincère – et de la manière dont celui-ci a contribué à la construction de son identité sexuelle. Elle évoque sa découverte des milieux *BDSM*, réfléchit à sa posture de *fem* (personne *LGBTQ* qui correspond à certains stéréotypes de la féminité tout en en déjouant certains codes) et à son attirance pour les *butchs* et les blagues grivoises. Elle perçoit dans ces identités alternatives une réappropriation des rôles féminin / masculin, mais trouve aussi dans cet univers érotique une sorte de

réconciliation avec des modèles qui, si nocifs soient-ils, étaient incarnés par les gens qui l'ont vue grandir. « [L]a théorie féministe traditionnelle a une compréhension limitée des différences de classe », « il n'y a aucune analyse du féminisme qui rende compte de la complexité avec laquelle notre sexualité et le cœur de notre identité sont façonnés », « à la fois par le désir et le déni », remarque-t-elle. Les cowgirls de Saint-Tite ont a priori peu à voir avec la scène BDSM des années 1980, mais les réflexions d'Allison me reviennent en tête après la compétition de *barrel racing*. Je me demande si, encore aujourd'hui, les théories féministes explorent ces angles morts qu'elle percevait il y a près de vingt ans. S'il existe désormais des concepts qui permettent de vraiment comprendre avec nuances l'émancipation et la subversion lorsqu'elles paraissent ambiguës ou paradoxales. Et, si de tels concepts existent, qui s'y intéresse vraiment.

Je suis devenue militante au tournant de la vie adulte, en côtoyant, dans les textes et dans la vie, des féministes matérialistes radicales qui m'ont incitée à percevoir négativement les marques d'une féminité typique comme le maquillage ou les talons hauts, à voir dans ces efforts de style le symptôme d'un ordre patriarcal, qui contraindrait les femmes à se faire physiquement désirables aux yeux des hommes. Plus tard, en découvrant les théories et les pratiques queer, j'ai appris à saisir les possibilités d'ironie et d'*empowerment* que peuvent offrir ces jeux sur l'apparence. Il y a sans doute de plus en plus d'ouverture, dans les différents discours féministes, à considérer une diversité de rapports au corps et à la beauté. Dans son essai au succès retentissant *Bad féministe*, Roxane Gay affirme la possibilité de se dire féministe tout en aimant le rose, les robes longues et les personnages de filles blondes des téléseries populaires. Ces postures d'indulgence sont de plus en plus reconnues comme des perspectives critiques valables, mais je me demande ce que la majorité des militant-es que je connais penseraient de ces cowgirls bleachées qui vivent leur moment de gloire dans une arène tapissée de publicités de Coors Light. De cette féminité clinquante assumée sans distance parodique.

L'automne dernier, on parlait beaucoup du dernier essai de Martine Delvaux, *Le boys club*. Elle désigne ainsi des lieux de pouvoir d'où sont exclues les femmes, où les hommes se solidarisent afin de maintenir leurs privilèges. Elle prend en exemple, notamment, l'armée et la politique électorale américaine. Ce type d'institutions jouent un rôle déterminant dans l'état du monde et il est perturbant de constater que celles-ci sont encore monopolisées par les hommes, mais ce qui m'intéresse, et me donne à penser lorsque j'observe la foule de Saint-Tite, ce sont ces situations où le pouvoir prend des formes plus équivoques. Les compétitions de rodéo, avec leur participation essentiellement masculine, avec leurs démonstrations de force virile, leurs épreuves spectaculaires dans lesquelles l'homme affronte l'animal, ont certainement quelque chose d'un *boys club*, où le *barrel racing* apparaît comme une exception qui semble davantage confirmer la règle que déconstruire les normes. Si *badass* les cowgirls blondes soient-elles, à Saint-Tite les choses paraissent à leur place, selon un ordre social traditionnel : les femmes sont féminines et minoritaires, les hommes dominant la compétition. L'ambiance qui y règne a quelque chose de profondément réactionnaire ; pourtant, j'ai envie de croire que s'y déploient des dynamiques qui m'échappent.



La foule s'anime lorsqu'Anne Lotinville, une cowgirl reconnue comme l'une des meilleures de la province, réalise le circuit en un temps record. Quelques rangées devant moi, une fillette monte debout sur son banc pour applaudir et, fière dans sa chemise à franges, regarde le spectacle les yeux pleins d'étoiles. Sur la route du retour, j'écoute des entrevues réalisées avec Anne Lotinville. Dans l'une, elle explique qu'« encore aujourd'hui, le rodéo, c'est un monde de gars », et décrit les réticences de certains cowboys à partager le stade avec des femmes. Elle conclut toutefois sur une note positive, en mentionnant que « le milieu western, au Québec, c'est surtout une grande famille ». Je ne sais pas si l'air confiant qu'elle

prend en prononçant ces derniers mots est sincère ou non, si elle ravale souvent de la colère en feignant d'ignorer des commentaires désobligeants. Je ne le saurai jamais, car cette « grande famille » dont elle parle, je n'en ferai jamais partie. Je viendrai toujours au rodéo en étrangère, et la perspective à travers laquelle j'y observerai les gens sera toujours celle d'une sorte de tourisme social.

Ce rapport d'altérité n'est pas économique. Je serais prête à parier qu'une majorité des habitué-es de Saint-Tite ont un salaire annuel qui excède le mien. Ces personnes ne représentent toutefois pas une élite économique ou intellectuelle, et la sous-culture western au Québec a conservé un aspect « sans prétention » qui la rend, à certains égards, beaucoup plus conviviale que bien des milieux que j'ai fréquentés. Si grande soit la réputation du festival, Saint-Tite n'appartient pas non plus à la culture de masse. Y règne une sorte d'atmosphère anachronique, qui rend le lieu fascinant. Les gens y partagent des codes indémodables et des savoirs spécifiques dont ils tirent de la fierté, grâce auxquels ils font communauté. Je veux parler des athlètes de *barrel racing*, mais j'ai peur de paraître condescendante ou complaisante, de les idéaliser ou de porter des jugements infondés, deux discours qui dénoteraient une forme de classisme latent. J'aurais aimé écrire une chronique pleine d'observations surprenantes, qui aurait donné à des intellectuel-les gauchistes l'envie de partir à la découverte du Far West, imaginer des espaces où des queers et des cowgirls dialogueraient, échangeaient sur leurs rapports respectifs au corps et à la performance. Je ne parviens malheureusement qu'à relever des zones d'ombre et des écueils. Je ne trouve pas de réponses aux questions que posait Dorothy Allison autour des enjeux de classe sociale, mais j'ai envie de croire que les cowgirls, même si elles sont héritières d'une culture conservatrice, ont quelque chose à m'apprendre sur le monde. Que même si elles évoluent dans un monde d'hommes, sans nécessairement en subvertir les règles, elles parviennent à y jouer un rôle original, à y trouver une valeur qui leur est propre. ●